

— Michel de Senne, fils d'un officier supérieur de la marine, tué à Navarin.

— Où demeurait l'enfant ?

— Aux Champs-Élysées, numéro sept, allée des Veuves, d'où il est envolé à Dieu, s'il n'a pas été pris par quelque méchant de ce monde.

— Sa mère se croit-elle des ennemis ?

— Ma maîtresse est une sainte veuve. Elle ne connaît à Paris que ses deux serviteurs ; nous donnerions notre sang pour elle ; où seraient ses ennemis ?

— Quels vêtements couvraient son enfant le jour qu'il a disparu.

— Ce jour-là, sa sœur l'avait habillé elle-même ; Marguerite, la gouvernante, lui a donné, sur ses instances, des souliers de maroquin rouge, des pantalons de cachemire blanc, un bonnet chargé de rubans bleus, un chapeau de feutre blanc à plumes flottantes ; une chemise de batiste plissée, une blouse ouverte en drap blanc, doublée de soie bleue, puis la chaîne d'or où pendait la croix d'honneur de mon maître. L'enfant avait coutume de la demander pour la baiser.

— L'enfant parle donc ?

— Il sait déjà dire : Adieu, demain, Rosa, c'est le nom de sa sœur ; puis Marguerite, puis mon nom, et beaucoup de paroles de son invention ; puis cette prière des petits enfants, que je lui ai apprise moi-même en le tenant sur mes genoux :

Mon cœur est si tendre  
Que Dieu peut le prendre ;  
N'en faites, mon Dieu, dédain ni refus ;  
Vous le garderez pour l'enfant Jésus !

La vieille voix sanglotante de Zolg s'arrêta tout court. Son accent germanique et sa candeur qui lui faisait appeler le prêtre : Monseigneur, mêlaient un comique triste à ce récit dont les auditeurs ne souriaient pas. Il y a quelque chose d'anguste dans la douleur d'un vieillard et dans toutes les douleurs vraies. Le respect dû à celle-ci s'augmentait au contraire de la naïveté qui l'exprimait difficilement. Aussi fut-il prouvé à Zolg qu'on ne l'entendait pas avec indifférence. Il put dire à sa maîtresse qu'une pitié profonde veillait sur elle, et que la justice humaine, comme la Providence divine, cherchait nuit et jour son enfant.

Rosa, grâce aux soins et aux veilles de sa mère, revint à la vie. La nature fut plus forte que son affreux saisissement ; le délire et la fièvre la quittèrent. Durant sa convalescence elle pria Dieu, lui disant qu'il savait bien qu'elle n'était pas méchante, et lui demandant à genoux de consoler sa mère, car elle voulait de toute son âme qu'elle fut consolée ; mais elle n'attachait jamais sur cette pauvre mère que le regard effrayé du repentir, et ce regard le poignardait ensemble. Les enfants comprendront cela, les mères le comprendront bien mieux encore.

Après trois mois d'une affreuse anxiété, après tous les sacrifices épuisés à la recherche ardente de Michel, une visite fut rendue à sa mère par l'un des hommes les plus habiles à découvrir les attentats cachés dans notre grande cité ; il lui dit qu'il était presque inutile de se flatter plus longtemps ; que la justice avait tout inventé pour découvrir son enfant, et que Dieu seul pouvait maintenant le lui rendre.

Madame de Senne s'évanouit.

La disparition de Michel resta donc enveloppée d'un mystère impénétrable. La grande police de Paris, active comme une armée occulte, avait employé sa vigilance en efforts impuissants. Le désespoir de la mère devint muet comme le sort. Pas un reproche n'ouvrit ses lèvres contre Rosa ; mais jamais un sourire ne détendait ses traits pétrifiés sous une pâleur mortelle ; Rosa disait toujours en vain dans ses prières : " Mon Dieu, je n'étais pas méchante. Mon Dieu, punissez-moi toute seule du malheur que j'ai fait ; mais... je n'étais pas méchante."

Hélas ! on peut faire bien du mal et n'être pas méchante.

Tandis que l'innocence repentante de Rosa eût attendu un cœur de pierre, l'image innocente de Michel flottait nuit et jour devant les yeux de sa mère et consommait tout ce qui restait de vivant en elle. Le silence, le charitable silence était tout ce qu'elle pouvait accorder à l'enfant indocile qui l'avait privée de Michel. Cette pauvre femme affligée croyait que Dieu n'en pouvait pas exiger davantage. Rosa le croyait aussi, car elle baisait timidement la main de sa mère, qui maigrissait à vue d'œil, puis elle lui disait tout bas, pour en obtenir un plus long regard :

— Je vais bien étudier mes leçons pour toi, ma mère !

Alors restée seule, la tête plongée entre ses genoux, la mère étouffait ses sanglots, Rosa ne l'entendait pas crier : " Et toi, Michel, quelles leçons reçois-tu ? Quel ange gardien t'instruit et te préserve du mal, quelque part que tu sois, si tu respirez quelque part, mon pauvre petit enfant !

Il n'y avait jamais que le vieux Zolg qui lui répondit par un sanglot, quand elle le retrouvait planté devant elle, infatigable comme la pitié. L'approche de cet humble ami lui causait toujours un espoir convulsif. Croquant d'abord qu'il revenait vers elle de la part de la providence, elle attachait sur lui son regard qui se ravivait comme une lumière ; puis le vieillard n'ayant rien de plus à lui apprendre que son éternelle compassion, elle replongeait la tête sous ses mains qu'elle inondait de larmes. Elle savait bien que Zolg venait d'arpenter tout Paris ; que chaque jour il perdait comme elle inutilement ses forces, et que pas un seul des quartiers de la vaste ville n'avait échappé à leurs recherches avides. On la voyait eiter dans la foule comme une biche blessée, jetant ça et là ses regards perçants, toujours prête à s'élançer sur chaque jeune créature dont l'aspect la bouleversait d'une espérance poignante. Des cheveux blonds au vent, des petits pieds incertains à la marche, un vêtement quelque peu semblable à celui de Michel, c'était Michel ! Et ce rêve lui laissait l'éblouissement d'un éclair. Alors elle passait comme une ombre devant chaque mère effrayée de ce regard étrange, et plus d'un enfant avait dit de cette âme si tendre : " La dame me fait peur ! Je n'aime pas la dame."

MME DESBORDES VALMORE.

(A continuer.)

## EDUCATION.

### PÉDAGOGIE.

DE L'EMPLOI DU TEMPS DANS LES ÉCOLES.

*Du plan d'Études.—Organisation d'un Cours Triennal.*

Avant d'entrer dans l'examen détaillé du cours triennal et d'exposer comment les différents objets d'études peuvent être répartis entre les trois années de ce cours, nous devons encore donner quelques explications qui en feront mieux connaître les avantages et achèveront peut-être de dissiper les doutes qui pourraient subsister sur la possibilité de l'exécution.

La première observation que nous voulons présenter, c'est qu'il ne faut rien d'absolu dans aucun système. Nous n'avons donc pas la prétention d'offrir un plan qu'on doive adopter dans ses moindres détails, sans qu'on puisse en rien retrancher. Le plan le mieux conçu doit toujours être assez élastique pour que, tout en le respectant dans ce qu'il a d'essentiel, on puisse l'approprier aux circonstances de temps, de lieux et de personnes. Il faut, sans doute, un plan quelconque dans tout degré d'enseignement, et la suite de ces articles est le résultat d'une conviction bien arrêtée à cet égard ; mieux vaut encore un plan défectueux, avons-nous dit, que d'enseigner au hasard, au jour le jour, sans cadre tracé d'avance.

Mais une fois qu'on l'a bien arrêté dans ses linéaments principaux et essentiels, une fois qu'on en a saisi l'esprit et qu'on s'en est bien pénétré, on doit s'y mouvoir en liberté sans se croire tenu d'en exécuter les plus petites particularités à la lettre, et pour ainsi dire au jour et à la minute. Il faut accomplir son œuvre en artiste intelligent qui sait, au besoin, ajouter ou retrancher, et non en manœuvre qui exécute servilement une tâche, craignant de ralentir ou d'accélérer le pas quand les circonstances l'exigent.

Remarquons, d'ailleurs, qu'un plan bien déterminé dans ses points fondamentaux, a précisément pour objet de prévenir les dangers qu'on court en consultant les besoins du moment et en s'inspirant de l'occasion. Quand on sait parfaitement ce que, dans chaque division, il est indispensable d'avoir enseigné, non pas seulement dans l'année, mais dans chaque trimestre au moins, on n'est plus exposé au danger des divagations et des digressions multipliées. Si le besoin de faire mieux comprendre un sujet nous y a retenus plus longtemps que d'habitude, la nécessité d'arriver à temps et d'avoir vu à telle époque telle partie du cours